

On trouve ensuite un mot possédant la terminaison habituelle du génitif singulier, signifiant « roi de ». Mais, juste après, il n'y a aucune mention de « roi » ! Pour résumer, voici un roi, qui est le fils de quelqu'un qui n'est pas roi. Dans le texte G, le père et le fils étaient tous deux rois. Une fois de plus, se référant à l'historien Hérodote, Grotefend put supposer que ce troisième nom propre pouvait être celui d'Hystaspes, père de Darius, mais qui ne fut pas roi. Grotefend lut ce nom prononcé Gôshâtâpâhê, et nota : « après le nom, le titre de roi manque, comme il se doit ». <sup>4</sup>

Il vit ensuite que dans l'écriture G, le dernier mot possédait un élément dont il pensa être une combinaison de akhé, « le monde », et de shah, « roi ». Il supposa que ce mot signifiait « maître » ou « souverain du monde ». Ce mot, en faisant une référence au dictionnaire d'Anquetil, semblait identifier Achéménès, de qui, selon Hérodote, les rois de Perse descendaient (I, 25). Grotefend pensa que le dernier mot signifiait « descendants », alors qu'il signifiait, comme il apparut plus tard, « les Achéménides ». D'où les corrections suivantes :

Version de Grotefend : « Darius, le Roi puissant, le Roi des Rois, Roi de Dahu (du Dahier), Fils d'Hystaspes, Maître (ou Souverain) du Monde ».

Version correcte : « Darius, le grand Roi, le Roi des Rois, Roi des Terres (Pays), Fils d'Hystaspes, l'Achéménide, (c'est), qui construisit ce Palais ».

Version de Grotefend : « Xerxès, le Roi puissant, le Roi des Rois, Fils de Darius, le Roi. Maître (ou Souverain) de tout » (**Figure 1c**).

Version correcte : « Xerxès, le grand Roi, le Roi des Rois, Fils de Darius, l'Achéménide ».

Peu importait les détails. Pour l'essentiel, Grotefend avait défilé le nœud et déchiffré des inscriptions essentielle de l'ancien perse cunéiforme, établissant la base du décryptage complet, non seulement de cette langue, mais, plus tard, du babylonien et d'autres langues rédigées dans cette écriture. <sup>5</sup> Comme il l'affirma à la fin de son rapport : « Je suis prêt à admettre que j'ai fait quelques erreurs en des points précis, mais en considérant l'ensemble, personne ne pourra prouver que je m'étais trompé ».

La première trace de la découverte de Grotefend apparut en 1802 à Göttingen grâce à Thomas Tychsen dans un article du *Bulletin universitaire de Göttingen* (« Göttingischen Gelehrten Anzeigen ») et plus tard, dans un article de A.H.L. Heeren dans ses *Idées sur la politique, les voyages et le commerce des peuples les plus remarquables de l'Ancien Monde* (« *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker des alten Welt* »), publiées à Göttingen en 1805 et 1817. Le propre rapport de Grotefend sur sa découverte, Exposé sur la lecture et l'explication

des inscriptions de Persépolis appelées cunéiformes fut publié pour la première fois seulement 90 ans plus tard, en 1893 ! Il a été retrouvé à Göttingen par le latiniste Wilhelm Meyer. En 1972, il fut réimprimé, mais c'est seulement en 1974 que le professeur R. Borger, de Göttingen, retrouva le manuscrit original. Borger publia la première traduction allemande du texte latin en 1975, dans un livre célébrant le 200<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Grotefend. Malheureusement, ce livre est déjà une pièce de collection. En 1832, l'année de la mort de Champollion, Grotefend écrivit quatre articles supplémentaires sur « de nouvelles tentatives de déchiffrer les cunéiformes ». Il consigna dans ses notes : « La récente disparition de Champollion m'incita à collecter mes remarques sur les cunéiformes avant que la mort ne me surprenne également, et ne perde [ces réflexions] à jamais ».

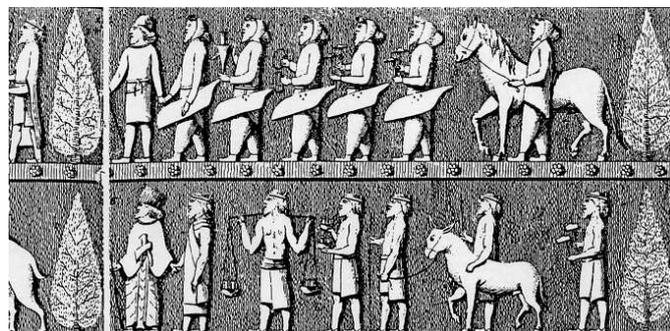
Une fois cette découverte effectuée, la voie était ouverte pour d'autres tentatives de déchiffrement d'inscriptions cunéiformes, représentant d'autres langues que l'ancien perse. Le professeur danois Rasmus Christian Rask (1787-1832), cofondateur de la philologie comparative (avec Franz Bopp et Jacob Grimm), put améliorer la restitution phonétique, telle que l'avait imaginée Grotefend, de la terminaison du pluriel « roi des rois », en comparant avec les langues germaniques, qu'il maîtrisait. Rask voyagea en Inde de 1820 à 1822, où il étudia le Zoroastrisme avec les Parsis. Il parvint à montrer la relation entre la langue des inscriptions déchiffrée par Grotefend, le Zend-Avesta, et les langues indiennes anciennes.

Une autre contribution importante vint de Henry Creswicke Rawlinson (1810-1895), officier de renseignement britannique de la Compagnie des Indes, qui était rompu aux langues orientales (il connaissait l'arabe, le persan et l'hindi), et curieux de l'écriture cunéiforme. Rawlinson escalada des hauteurs extraordinaires afin de se procurer des copies d'inscriptions cunéiformes gravées dans la pierre à 3200 m d'altitude. Il s'avéra que des copies de bas-reliefs à Béhistoun, contenaient l'histoire de Darius dans les trois langues utilisées à la Cour : l'ancien perse, l'élamite et le babylonien. En se référant à Hérodote, Rawlinson déchiffra plus de noms propres, et, par des comparaisons avec l'aveistique et le sanskrit, il tenta de lire 200 lignes.

Il résulta de leurs travaux, et de ceux de leurs successeurs, c'est que ces inscriptions contenaient plusieurs langues. Les origines se situent en Mésopotamie (l'actuelle Irak), où les cultures sumérienne et babylonienne / assyrienne (appelée akkadienne) prospérèrent, et se répandirent vers

l'Est et vers l'Ouest. On trouvait, à l'est, la civilisation d'Elam (l'actuel Iran), et sa capitale Suse, qui avait des liens avec les cultures sumérienne et babylonienne. Elam adopta l'écriture

**Figure 2. L'alphabet cunéiforme selon Niebuhr.**  
D'après les tableaux 23 et 18 de l'ouvrage de Niebuhr.







Les rois sassanides Ardachir 1<sup>er</sup> (droite) et Chahpour 1<sup>er</sup>, représentés sur des pièces d'or. Ces deux rois régnèrent au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Grotefend utilisa les inscriptions de cette époque en grec, moyen-perse, et parthe.

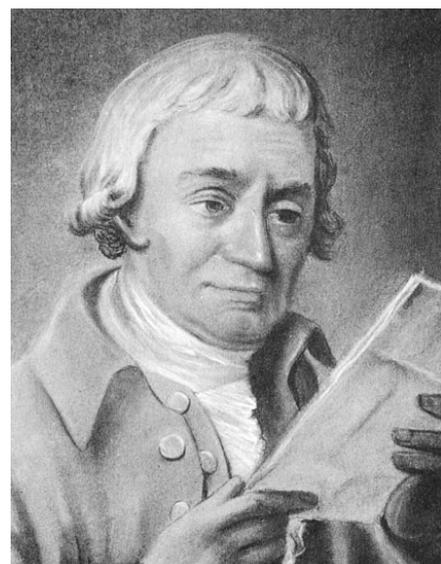


1751, Haller en fut le président et devint directeur en 1753 des *Gelehrten Anzeigen*.

Dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, Göttingen excella dans l'étude du droit et de l'histoire, et la géographie, sous la direction de Johann Michael Frantz, devint une discipline importante dont l'objet était « la composition naturelle de la région et le mode de vie de l'homme », c'est-à-dire la relation entre l'homme et son environnement, telles qu'en témoignent la philologie,

tard, Heyne élargit la collection de la bibliothèque et réorganisa la Société des Sciences. Il devint professeur de philologie classique et directeur de la bibliothèque universitaire en 1763. En 1770, il fut élu Secrétaire de la Société des Sciences et directeur des *Bulletins universitaires de Göttingen* (*Göttingenischen Gelehrten Anzeigen*).

Après les ravages de la Révolution française et des guerres napoléoniennes, Göttingen continua de croître dans tous les domaines, dont celui de la philologie. De grands spécialistes, comme Karl Otfried Mueller, Franz Bopp et les frères Grimm y développèrent la philologie comparative.



Christian Gottlieb Heyne (1729-1812), à gauche, qui dirigea l'université de Göttingen, fut professeur de philologie classique et directeur de la bibliothèque.

Le philologue et pédagogue Wilhelm von Humboldt fut l'un de ses élèves.

l'histoire et la science. Les sciences physiques étaient primordiales à Göttingen, comme le montrent les travaux du mathématicien Tobias Mayer, directeur de l'observatoire et inventeur de la théorie du magnétisme terrestre. Vers 1770, Göttingen était l'institution d'enseignement par excellence en Allemagne.

Le successeur de Münchhausen, Christian Gottlieb Heyne (1729-1812), vint à Göttingen en 1763, à trente quatre ans. Il y comprit l'importance de l'étude des Classiques, et se dédia à en faire le fondement de l'éducation de chacun. Wilhelm von Humboldt assistait aux cours de Heyne, avant sa collaboration avec Goethe et Schiller et avant le début de la période classique allemande. Plus

intellectuel qui se développait, s'étendait et produisait de grandes idées et découvertes. Certes, il y avait des facultés et des départements séparés, certains nouvellement établis en Allemagne, comme les départements de gynécologie et d'anatomie, et les fameux jardins botaniques. Mais le facteur décisif fut la démarche méthodologique qui caractérisa les efforts de tous, professeurs et élèves, dans les diverses institutions. Cette démarche était leibnizienne par excellence : pas de séparation des disciplines, pas de connaissances compartimentées, et par-dessus tout, pas de différenciation dans la méthode d'investigation scientifique, quel que soit le contenu. Comme l'écrivit Georg Christian Lichtenberg à propos de ses expériences de

Al'époque de l'activité de Grotefend à Göttingen, qui commença en 1795, on trouvait parmi les grands savants qui y enseignaient : le chercheur en sciences naturelles, Friedrich Blumenbach ; le philologue classique Heyne ; le mathématicien Abraham Gotthelf Kästner ; le physicien, philosophe et écrivain Georg Christian Lichtenberg ; l'expert en droit public Johann Stefan Puetter ; le chirurgien August Gottlob Richter ; et l'historien August Ludwig Schloezer.

Quand Grotefend fut élu membre correspondant de la Société des Sciences de Göttingen en 1848, parmi les signataires du protocole se trouvait un grand mathématicien : Carl Friedrich Gauss, l'esprit le plus brillant de Göttingen. C'était l'endroit où florissaient toutes les branches de la connaissance ; c'était le cœur palpitant d'un processus social et

physique : « Quand on enseigne aux hommes comment ils doivent penser, alors on peut prévenir les malentendus. C'est une sorte d'initiation aux mystères de l'humanité ».<sup>7</sup>

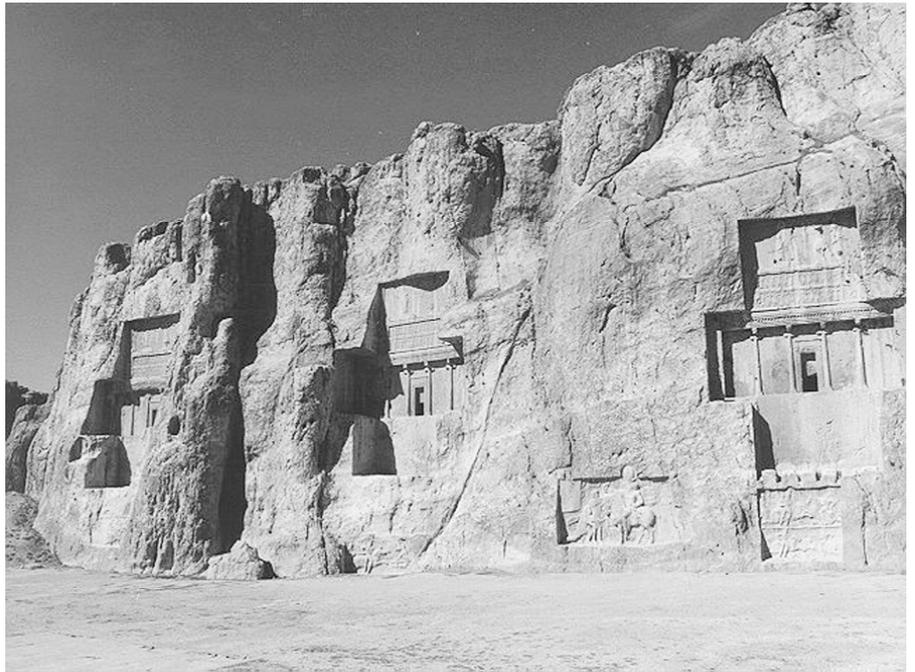
Göttingen fut l'Académie platonicienne des Temps modernes, et les savants et intellectuels qu'elle a produits ont figuré parmi les plus grands d'Europe, particulièrement aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Comme pour l'Académie de Platon dans laquelle personne ne pouvait entrer s'il ne maîtrisait la géométrie, il y avait à Göttingen une loi non-écrite stipulant que la maîtrise des prétendues sciences naturelles et des prétendues humanités n'est qu'un seul processus.

Le mathématicien était aussi philologue. C'est la seule manière d'expliquer comment les grands penseurs en théologie ou en mathématiques, comme Grotefend, devint un de ceux qui feraient des percées fondamentales en philologie, comme pour le déchiffrement de langues inconnues. Si Göttingen n'avait pas existé, Grotefend n'aurait peut-être pas eu l'occasion de développer ses talents extraordinaires. Il ne venait pas d'une famille riche et importante, mais était fils et petit-fils de cordonniers. Son père était fier d'avoir pu envoyer deux de ses quatre fils au lycée classique. Grotefend, comme Champollion, eut la chance d'avoir un frère aîné, Johann-Gregor, qui prit soin de son éducation. Ce dernier devint professeur, en 1789, au Hannover Paedagogium à Ilfeld, ce qui permit à son plus jeune frère d'y entrer en 1792, afin d'y préparer ses études. Le 3 mai 1795, Grotefend s'inscrivit au département de théologie et de philologie de l'université de Göttingen. N'ayant pas d'argent, il fut admis gratuitement.

Parmi ses professeurs, on trouvait le théologien et orientaliste amateur Thomas Christian Tychsen, l'homme qui, en 1802, présenta le premier rapport annonçant le déchiffrement de l'ancien perse par Grotefend. Le grand Christian Gottlieb Heyne, qui dirigeait Göttingen depuis un quart de siècle fut aussi un de ses professeurs et devint son mentor.

C'est l'historien Arnold Hermann Ludwig Heeren (1760-1842), qui facilita l'admission de Grotefend à la faculté et le prenant comme collaborateur, lui proposa d'enseigner le latin jusqu'aux cours moyens. L'intérêt de Grotefend pour cette langue continua toute sa vie, car il utilisa par la suite ces capacités au gymnasium (lycée classique) de Göttingen, et publia deux grammaires latines. Plus tard, Heeren, dans ses *Ideen*, insérera un article de Grotefend sur le déchiffrement des cunéiformes. Grâce à la médiation de Heyne, Grotefend vint au lycée de Francfort en 1803, et assura le poste de sous directeur. Il y enseigna les langues classiques et la littérature, ainsi que la géographie ancienne, ce qui était pertinent pour ses travaux de philologie. Après de brefs services au Lyceum Carolinum, il retourna à Francfort en 1814.

On trouvait parmi ses collègues de nombreux intellectuels qui contribuèrent à des recherches historiques, en



L'ancienne capitale, Persépolis, située à 65 km au nord-est de l'actuelle Chiraz, fut construite par Darius et son fils Xerxès 1<sup>er</sup>, au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Les bas-reliefs de cette falaise du nord de Persépolis furent exécutés par le roi sassanide Chahpour Ier (241-271).

particulier en histoire allemande. Il y avait, par exemple, Friedrich Christoph Schlosser (1776-1861), auteur de *l'Histoire mondiale du peuple allemand* (« *Weltgeschichte für das deutsche Volk* »). Il y avait aussi le pasteur de la cour de Hambourg, Breidenstein, avec lequel Grotefend fonda en 1817 l'Union universitaire de Francfort pour la langue allemande (Frankfurter Gelehrten-Verein für die deutsche Sprache), dont l'objectif était de « contribuer à l'éducation de la langue maternelle », encore une idée de Leibniz. En 1819, Grotefend devint membre du groupe qui promut la Société d'histoire de l'Allemagne (Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskund) fondée par von Stein, qui publia la *Monumenta Germaniæ Historiæ*.

En 1820, Grotefend fut élu membre correspondant de la Société des sciences de Göttingen. En 1821, après avoir enseigné les langues classiques et la littérature selon le « modèle Göttingen » au lycée de Francfort, il retourna à Hannover où il devint directeur du Lyceum. A l'occasion de son 50<sup>e</sup> Jubilee en 1848, qui tombait en même temps que l'anniversaire des 500 ans de son école, on lui rendit des honneurs très spéciaux. Il mourut en 1853. Même un bref aperçu de la vie et de la carrière de Grotefend montre qu'il ne s'agissait pas d'un amateur chanceux qui déchiffra le code des cunéiformes, mais plutôt d'un professeur et érudit sérieux, qui avait bénéficié des meilleures conditions d'éducation, forgé selon le modèle de Leibniz.

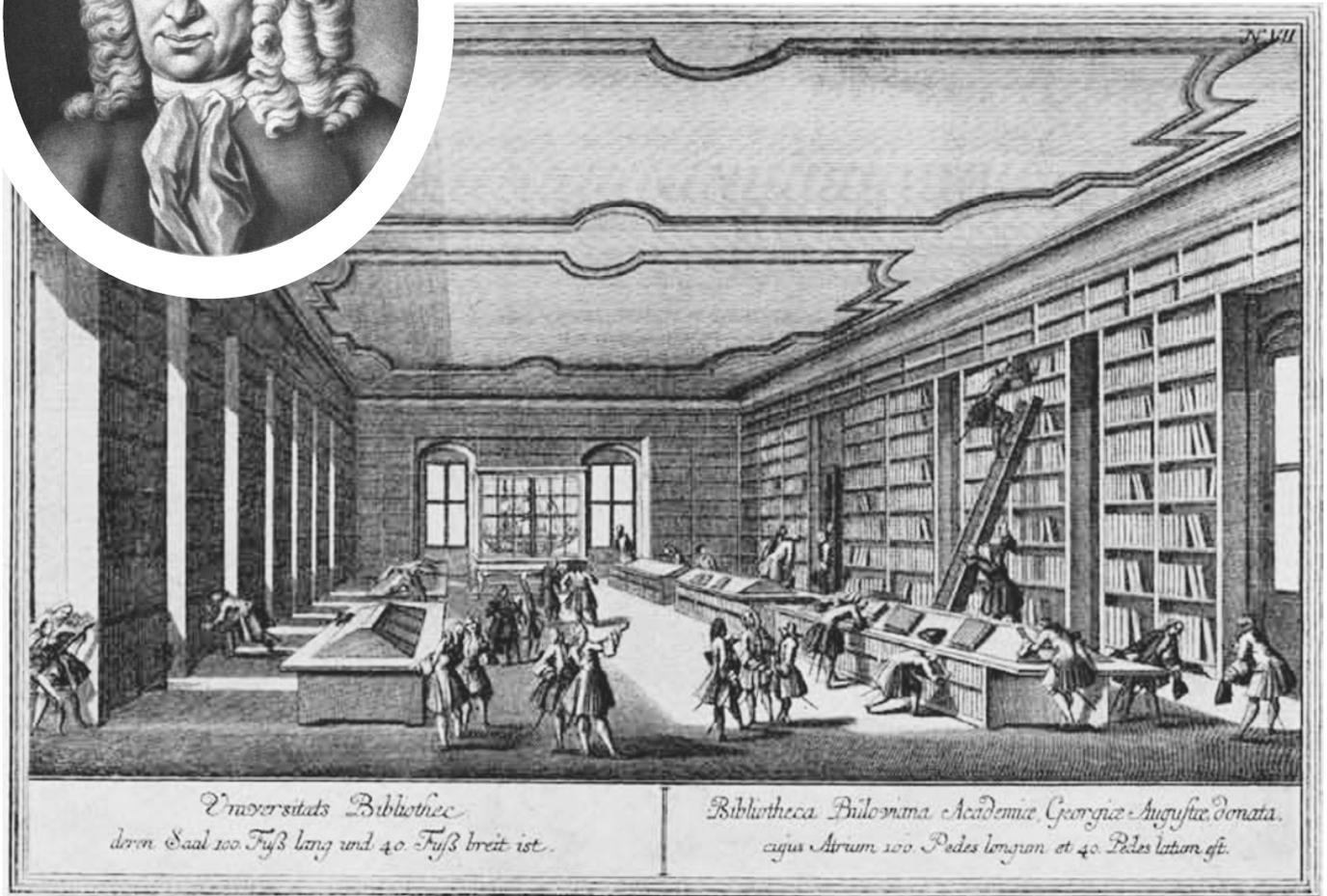
Mais, avant même d'entrer dans la vénérable enceinte de Göttingen, le jeune savant avait engagé un processus fascinant d'auto-instruction. Comme il le souligne lui-même ainsi que ses biographes, Grotefend, enfant, était fasciné par la résolution de problèmes. Qu'il s'agisse de simples énigmes, de rébus ou de mathématiques, il aimait résoudre tous les problèmes. Henrich Friedrich Theodor Kohlrausch, qui, en 1830, fut Inspecteur général des Ecoles, fournit un témoignage extrêmement perspicace des qualités pédagogiques de Grotefend : « La force de

Grotefend repose moins en la véritable explication grammaticale qu'en ses éclairs uniques d'inspiration et d'idées particulières, parfois paradoxales, qu'il développait avec astuce. Il prit ici et là beaucoup de temps pour réfuter les

explications traditionnelles ; grâce à cela, il éveilla l'esprit et l'intelligence des étudiants, et les rendit indépendants. Il fut un professeur pour de bons esprits et les rendit meilleurs ». <sup>8</sup>



Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) inspira la fondation de l'université de Göttingen, grâce à son ouvrage de 1671, « Fondements sur un mémorandum pour l'établissement d'une société pour la promotion des Arts et des Sciences en Allemagne ». Son objectif était d'améliorer la condition de l'humanité, en appliquant les découvertes aux nouvelles technologies et à la production. Ci-dessous, la bibliothèque de l'université de Göttingen, d'après une gravure de Georg Daniel Heumann (1747).



## NOTES

1. Muriel Mirak-Weissbach, « Champollion et le déchiffrement des hiéroglyphes », Fusion N°81 mai-juin 2000.
2. Wilhelm Johann Raphael Fiorillo (1778-1816) enseigna à Göttingen lors des débuts de cette université, en 1804. C'était le fils d'un historien d'art renommé, Johann Dominic Fiorillo.
3. Herodotus, a New and literal version, From the text to Baehr, with a geographical and general Index, éd. critique et traduction par Henry Cary. Londres 1879, « Xerxes, the Son of Darius », vi, 98 ; vii, 1-20, 26, etc.
4. Hérodote, *ibid.*, « Darius, son of Hystapes, who was son of Arsames (not a king) », i, 209 ; iii, 70 ; vii, 224.
5. Cf. Ernst Doblhofer, *The Decipherment of Old Scripts and Languages*. Stuttgart, 2000, Philipp Reclam.

6. « Foundations of a Memorandum on the Establishment of a Society for the Promotion of Arts and Sciences in Germany », in G. W. Leibniz, *Political writings*. Berlin, Academy of Sciences, 1671, vol 1, paru en 1931, p. 530 ff. Aussi dans l'édition allemande de Lyndon LaRouche : *La science de l'économie chrétienne*. Wiesbaden, Böttiger Verlag, 1992.

7. Götz von Sele, *Universität Göttingen – Wesen und Geschichte*. Universität de Göttingen, 1953.

8. « Georg Friedrich Grotefend : A Biographical Sketch », in Karl Brethauer & Waldemar R. Röbein, *The World of the Ancient Orient : Cuneiform, Excavations, Scholars*. Göttingen, 1975.

**Muriel Mirak-Weissbach** est américaine. Elle est membre du comité éditorial de la revue *Executive Intelligence Review* en Allemagne, spécialiste de l'Asie du Sud-Ouest.